

La marche à l'autre

Patrick Nicol

Number 61, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78846ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nicol, P. (2015). La marche à l'autre. *L'Inconvénient*, (61), 60–62.



LA MARCHÉ À L'AUTRE

Patrick Nicol

C'était drôle au début.

Je me souviens d'une émission diffusée à TQS qui s'intitulait *Les indispensables*, une sorte de jeu-questionnaire basé sur la résolution d'énigmes et le devinage de devinettes. Une épreuve en particulier consistait à trouver le proverbe caché sous une paraphrase. Je revois l'animateur, Gino (prononcé Jineault) Chouinard, lisant l'indice sur sa fiche : « Il ne faut pas être trop triste dans une seule journée. » La concurrente se creuse les méninges. Le temps s'écoule, Gino finit par donner la solution : « À chaque jour suffit sa peine. » Un silence flotte. Malaise. Ça ne marche pas, mais personne ne semble comprendre exactement pourquoi. J'ai ri. J'avais honte aussi.

Imaginer qu'une équipe de concepteurs, de chercheurs et de rédacteurs s'était réunie pour rédiger puis approuver une telle niaiserie basée sur autant d'ignorance créait chez moi un malaise doux, mais gérable, puisqu'il s'accompagnait d'une certaine dose d'autosatisfaction, disons, un sentiment de supériorité pas trop cher payé.

Maintenant il y a des fautes dans la bande passante aux nouvelles de Radio-Canada et je ne ris plus.

J'ai toujours aimé imaginer les groupes d'idéateurs. Je vois des hommes en bras de chemise réunis autour d'une table ovale. Ils portent des bretelles et boivent du café filtre dans des verres en styromousse (manifestement, je n'ai pas rafraîchi cette image depuis les années 80). Ils font des pubs, accouchent de slogans, revampent de temps en temps l'image d'un organisme public. Je me demande comment ils font, comment une demi-douzaine de personnes peuvent se réunir, discuter et s'entendre à la fin de la journée pour dire que, par

exemple, « on se donne Legault » est un slogan efficace. Ou que « *Violons du monde* » est un bon titre pour le prochain album d'Angèle Dubeau. Ou que n'importe quel scénario de n'importe quelle pub de Tim Hortons a un peu d'allure. Comment la bêtise peut-elle être partagée, énoncée à voix haute, adoptée à l'unanimité avant de traverser, intacte, la chaîne de commandement pour être finalement diffusée ? Je ris. J'ai un peu le vertige, aussi.

Il n'y a pas très longtemps, on pouvait encore rire. Rire, par exemple, de ceux qui pensent que la Beauce constitue un modèle dans n'importe quel secteur de l'activité humaine. Dans un souper entre amis ou au dîner, avec les collègues, on pouvait évoquer sans vraiment les connaître les radios qui parlent et le *Journal de Montréal*, avec la même suffisance, la même inconscience que nous mettions, il y a quelques années à peine, à rire de ceux qui portaient des bas dans leurs sandales et dont les « si » mangeaient les « rais ».

Pendant longtemps, bref, l'Autre a été pour nous un être cocasse, un peu bête, mais inoffensif. Il déployait son activité en des lieux que nous n'avions pas à fréquenter (au pire, on fermait la télé, on évitait certaines boutiques) et rarement les fruits de son activité venaient à nous éclabousser.

Je n'ai jamais assisté à la conversation précopulatoire d'une gang de hockeyeurs saouls dans les toilettes d'une Cage aux sports, ni participé à un *tailgate party*, béat devant des poupées gonflables en forme de bouteilles de Bud, ni signé des pétitions pour le droit d'insulter n'importe qui à la radio ou empêcher la création de voies réservées aux autobus. J'ai toujours pensé que je faisais partie de la majorité, du monde normal,

du juste milieu. Puis voilà qu'un policier tire à la face d'une manifestante et que des milliers de Québécois applaudissent à la vue du visage brûlé de la jeune fille.

Je n'avais jamais non plus consulté les *talkbacks* de TVA. Cette fois, je l'ai fait. L'Autre, manifestement, avait gagné en effronterie. J'ai suivi sur Facebook la page du zouave qui se moquait de la défigurée et l'Autre, tout à coup, avait un visage. Il semblait heureux, respirait la santé et le bien-être antisocial, et n'apparaissait pas plus con que bon nombre de mes connaissances. Il avait un nom, même, et occupait un certain emplacement dans l'espace qu'une rapide recherche Internet nous aurait permis de situer... Le grand Martel a proposé de monter à Québec pour lui casser la gueule. Chavarie l'a dénoncé, lui, et Messier a proposé la création d'un registre national des taouins. Puis notre colère s'est étolée.

Quand je dîne avec les collègues, maintenant, c'est pour constater que la fille à ma droite va bientôt perdre son emploi, que le gars en face de moi, qui n'a pas quarante ans, est convaincu que son employeur le méprise, c'est pour dire avec mes confrères et consœurs, qui auraient pu être des compagnons d'armes : « nous avons perdu », sans savoir exactement de quelle bataille il s'était agi.

Il semble que les amateurs des Nordiques vont obtenir la fermeture de nos facultés, que les buveurs de pétrole vont continuer à pisser impunément dans nos aquariums, que le vrai monde a renoncé à se faire instruire et à faire soigner ses proches, à confier ses enfants à des gens compétents, à ne pas mourir empoisonné. Et qu'il nous a imposé ces choix.

Pendant quelque temps, croyant résister à l'innommable, on a écrit dans des revues lues par des gens comme nous, on a publié des livres lus par des gens comme nous et on s'est endormis avec le sentiment du devoir accompli, devoir qui consistait en gros à voter à gauche en nous moquant du commun et à donner notre indignation en spectacle sur Facebook.

On disait prêcher à des convertis, conscients que l'allusion biblique excluait la plèbe du message. On disait aussi prêcher dans le désert, parce qu'on aime les paysages exotiques, les westerns spaghettis, et que prêcher sur le bord de la mer ou en haute montagne, franchement, ça ne fait pas sérieux.

On aurait été mieux de crier au loup, au meurtre, au voleur. On aurait dû se prémunir, apprendre à se défendre contre les monstres sortis des limbes pour nous dévorer sous les applaudissements des hordes caquistes, populistes et *gangrapistes* de banlieue.

Nous n'avons rien vu venir, finalement, occupés que nous étions à suivre les conseils jardinage de Radio-Canada.

Et nous nous sommes retrouvés déçus de nous-mêmes. Des mots comme *réel* et *vrai monde* se sont infiltrés dans notre discours, comme si nous commencions à douter de l'existence effective de notre strate sociale, comme si la ligne orange-solidaire était effectivement la banlieue d'un monde parallèle, inimportant parce qu'inopérant, comme si l'UQAM était pour vrai le dernier refuge d'une espèce en voie d'extinction...

Nous nous sommes dit : « On ne peut plus rester entre nous. Il faut aller convaincre la masse, rejoindre le vrai monde, toucher l'Autre. »

Aller à la rencontre de l'Autre, n'est-ce pas ce que tout le discours social nous propose ? Descendre de notre tour d'ivoire – qui n'est en fait qu'un édifice public en décomposition ou un cinq et demi dans Villeray qu'on n'a pas vraiment les moyens de payer – et aller à sa rencontre. Bien sûr, il ne s'agissait pas de s'intéresser à lui. L'Autre parle si fort, ces temps-ci, son nom est invoqué si régulièrement et à toutes fins qu'on a l'impression de bien le connaître, cet *alien* majoritaire et pas tellement silencieux. Il fallait, au contraire, l'amener à s'intéresser à nous. Le convaincre que le fonctionnaire, comme l'universitaire, est une personne réelle, quelqu'un qui mérite d'être pris en compte quand on parle des vraies affaires. Comme le travailleur communautaire, l'intervenante en santé mentale, l'enseignante et son confrère. « On est du monde, nous autres aussi, et on se reproduit, et on a peur pour nos *jobs* et l'avenir de nos enfants. »

Sans l'avouer, nous nous sommes inspirés pour notre action du *love-in* commandité de Sheila Copps et Liza Frulla. L'idée, en gros, était la même : descendre dans le ventre de la bête pour réveiller en elle des désirs. Bien sûr, le siège ne serait pas tenu à la même hauteur. Robert avait écrit sur sa pancarte : « Fuck le cœur, vive les facultés supérieures ! »

Noliser les autobus a été facile. Recruter des manifestants, plus compliqué, surtout parce que les Montréalais ne comprenaient pas pourquoi il fallait franchir le pont, sortir de la ville autrement que par avion pour aller autre part que dans une capitale étrangère. « Prendre le bus pour Québec, chose, la dernière fois que j'ai fait ça, j'avais un walkman sur les oreilles et j'écoutais Talking Heads ! » Heureusement, il y avait des jeunes, et parmi eux de bien musclés.

Nous avons bien ri en fabriquant nos pancartes. « Faites l'école pas la guerre. » « La rigueur sera intellectuelle ou ne sera pas. » Je nous trouvais drôles. Élise avait agrandi une photo de Duhaime sur laquelle on pouvait lire : « Demandez-vous POURQUOI il parle. » Sous la photo du docteur Barrette, quelqu'un avait écrit un diagnostic : « Sociopathe. » Jasmin avait fait le dessin d'un chat ; je me demande encore ce qu'il cherchait à exprimer.

On était un peu nerveux, à sept heures du matin dans le stationnement de notre cégep, attendant les autobus comme nous l'avions si souvent fait pour des destinations moins exotiques. On s'est vite calmés : on était nombreux, assez pour remplir six ou sept bus. Et des appels nous venant de partout dans la province nous confirmaient la même chose : des centaines de manifestants convergeraient ce matin-là vers la Vieille Capitale.

Je sais que l'évidence est idéologique ; que l'idéologie commence quand on considère que nos opinions sont des vérités et que rien, à part l'aveuglement, l'ignorance ou la mauvaise foi, ne peut expliquer que l'Autre ne pense pas comme nous. Mais quand même. Je suis sûr d'avoir raison quand je prétends

que l'État détourne notre argent vers le 1 %, que la plupart des maux se soignent par l'éducation, que les hydrocarbures tuent. Je n'arrive pas à croire que ces positions soient des opinions. J'ai raison, criss, et celui qui ne pense pas comme moi est un imbécile. Voilà que je marchais à sa rencontre.

Nous nous étions donné rendez-vous au Colisée Vidéo-tron-Péladeau. Bien sûr, nous avons fourni notre horaire et notre itinéraire : faire le tour pendant une heure de ce monument à l'irrationnel, au fétichisme, à... à comment ça s'appelle, donc ? Ah oui : l'aliénation. Le projet de tourner en rond avait rallié la plupart d'entre nous : c'était pour les uns le meilleur moyen de ne pas nous perdre en terrain hostile, pour les autres l'illustration semi-ironique d'une révolution.

Nous étions attendus. Quelques animateurs de fond de poubelle avaient parlé de nous. Près d'une centaine de Québécois, badauds et badaudes, étaient prêts à nous recevoir, moins agressifs qu'amusés, curieux de savoir combien de temps un pousseur de crayon pouvait tenir une pancarte sans appeler la CSST. Aucun journaliste n'avait jugé bon de se déplacer.

C'était comme un rêve. Non pas le type de rêve que semble évoquer cette expression et qui en fait n'arrive jamais, mais un vrai rêve, semblable à ceux qui occupent nos nuits et dont on sort épuisé. Des dizaines de personnes parlaient en même temps sans se comprendre, enfermées chacune dans sa cage de verre. Des foules informes, gesticulantes et criardes, empêchaient les idées claires de se former.

Nous marchions, tendant nos pancartes, espérant que leur lecture seule ferait l'affaire. L'Autre était aligné le long de la parade, il nous criait des noms, prétendait qu'il n'y avait parmi nous aucune belle fille (ce qui était rigoureusement faux) et aucun gars capable d'engager une bataille. Martel est sorti du rang. Il s'est trouvé nez à nez – casquette à casquette, plutôt – avec le plus sonore des *douchebags*. Ils se sont zieutés comme voilà cent ans, il me semble, le caporal Chose a dévisagé l'Indien sur la route de Châteauguay. J'avais vraiment envie que ça pète.

Le soir, je me suis retrouvé dans un bar, attablé avec un gang de gars sympathiques qui respiraient le bien-être et la santé mentale. Nous avons fraternisé, bu beaucoup et beaucoup parlé. Comme dans un rêve, je vous dis, le rêve où tu réussis finalement à dire ses quatre vérités au collègue qui t'énerve, au conjoint qui t'irrite, au colon qui t'opresse. « Vous êtes juste caves, je leur disais, pas instruits et trop sûrs de vous. Ça fait ça, le libre marché, ça multiplie l'offre médiatique au point de vous offrir exactement ce que vous avez envie d'entendre. Alors vous croyez avoir raison parce que vous n'entendez plus que des cons qui flattent vos bas instincts ; ça fait ça, le capitalisme, ça vous bourre comme on donne du sel au chevreuil qu'on veut tuer, comme on gave de chips un bébé, ça vous remplit précisément de ce que vous

avez envie de chier. C'est pour ça que vous êtes caves et que vous allez le rester. »

Un rêve, je vous dis. « Et puis s'ils ferment Radio-Canada, s'ils éliminent la formation générale dans les cégeps, vous serez pour toujours tout à fait à l'abri. À l'abri de l'accident stimulant, à l'abri de la pensée-surprise, à l'abri du penseur compétent qui pourrait vous atteindre... » Un rêve, vraiment, parce qu'à la moindre objection j'opposais un argument infaillible :

« Mais comment t'expliques qu'on est des milliers à être tannés de payer des impôts pour faire vivre des paresseux syndiqués ? Comment ça se fait qu'on est si nombreux à comprendre qu'on ne peut plus vivre au-dessus de nos moyens ?

– L'aliénation, *man*, c'est comme ça que ça s'appelle. Et si vous étiez bien informés, si vous aviez suivi nos cours...

– Mais on les a suivis, tes ostie de cours ! »

Un rêve, je vous dis. ■



Les livres hors du commun sont au Port de tête

262, av. du Mont-Royal Est - leportdetete.blogspot.com - 514 678-9566